

RENDEZ-VOUS 17

JEUNE CRÉATION INTERNATIONALE

14^E BIENNALE DE LYON

20 SEPTEMBRE 2017- 7 JANVIER 2018

KHADIM ALI, SINZO AANZA, HICHAM BERRADA,
DIA MEHTA BHUPAL, ALIANSYAH CANIAGO, ALI CHERRI,
AMÉLIE GIACOMINI ET LAURA SELLIES, HAO JINGBAN,
EJ HILL, IGOR HELTCHESKY - ALIAS ABRAHAM MURDER,
MITSUNORI KIMURA, ANNE LE TROTTER, DUNIESKY MARTÍN,
LAURE MARY-COUÉGNIAS, NATHALIE MUCHAMAD,
ELÉONORE PANO-ZAVARONI, MARION ROBIN,
LUDVIG SAHAKYAN, THOMAS TEURLAI, VICTOR YUDAEV
LENA ARAGUAS, *graphiste invitée*

Direction artistique

Pour la Biennale de Lyon | Thierry Raspail

Pour l'Ensba de Lyon | Emmanuel Tibloux

Pour l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne | Nathalie Ergino

Pour le mac^{LYON} | Isabelle Bertolotti

Assistés par Magalie Meunier, assistant curator, chargée des projets artistiques et de recherche à l'Institut d'art contemporain et Marilou Laneuville, chargée d'exposition au mac^{LYON}.

En collaboration avec 10 Biennales invitées :

Pour la Biennale de Shanghai

Raqs Media Collective pour Hao Jingban

Pour la Biennale de la Havane

Jorge Fernandez-Torres pour Duniesky Martín

Pour la Biennale de Marrakech

Alya Sebti pour Hicham Berrada

Pour la Biennale de Jakarta

Melati Suryodarmo pour Aliansyah Caniago

Pour la Triennale de Aichi

Haito Masahiko pour Mitsunori Kimura

Pour la Triennale d'art contemporain de Brisbane

Maud Page pour Khadim Ali

Pour l'EVA internationale

Koyo Kouoh pour EJ Hill

Pour la Biennale de Sharjah

Sheikha Hoor Al Qasimi pour Ali Cherri

Pour la Biennale de Kochi-Muziris

Sudarshan Shetty pour Dia Metha Bhupal

Pour la Biennale de Lubumbashi

Sammy Balogi pour Sinzo Aanza

Créée en 2002 par le Musée d'art contemporain de Lyon avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, *Rendez-vous*, plateforme internationale dédiée à la jeune création, associe depuis 2003 et de façon inédite en France, quatre institutions : la Biennale de Lyon, l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes et le mac^{LYON}, qui en constituent la direction artistique.

Rendue possible par la complémentarité de ces institutions, *Rendez-vous* propose de renforcer les liens entre différents cercles de compétences ouvrant ainsi des perspectives accrues aux artistes sélectionnés.

Rendez-vous est délibérément consacrée à la découverte de la jeune création française et internationale. Au cœur de la Biennale 2017, *Rendez-vous* est un véritable « sas d'anticipation » qui a exposé,

parmi d'autres et bien avant leur entrée sur la scène internationale, le thaïlandais Apichatpong Weerasethakul (Palme d'or à Cannes en 2010), le britannique Ryan Gander, la suédoise Nathalie Djurberg (Lion d'argent à la Biennale de Venise en 2009) ou encore les français Guillaume Leblon et Julien Prévieux (Prix Marcel Duchamp en 2014), respectivement invités à la Biennale de Lyon en 2011 et 2015. *Rendez-vous* est exposée à l'IAC pendant la Biennale de Lyon, et l'année suivante sous une forme différente, hors d'Europe. Ainsi en 2008, *Rendez-vous* est présentée au Shanghai Art Museum avec des résidences à Moscou, Pékin, Miami et Buenos Aires ; en 2010, *Rendez-vous* participe à la Biennale de Shanghai ; en 2012, *Rendez-vous* est présentée à la South African National Gallery de Cape Town ; en 2015, à l'Institute of Contemporary Arts / LASALLE College of the Arts, à Singapour ; en 2017 à la CAFA à Pékin ; en 2018, *Rendez-vous* est présentée au McaM de Shanghai.

Rendez-vous permet à 20 artistes de bénéficier d'une première exposition conséquente dans une institution renommée par le biais d'un dialogue international, à chaque édition plus fructueux. Depuis 2009, dix commissaires de dix biennales internationales sont invités à contribuer à *Rendez-vous*. Chaque édition est l'occasion de convier de nouvelles biennales.

En 2017, *Rendez-vous* invite les Biennales de Charjah (Émirats arabes unis), Jakarta (Indonésie), Kochi-Muziris (Inde), La Havane (Cuba), Lubumbashi (Congo), Marrakech (Maroc), Shanghai (Chine), la Triennale d'Aichi (Japon), EVA International (Irlande) et l'Asia Pacific de Brisbane (Australie).

Salles d'exposition



SALLE 1 : Thomas Teurlai

SALLE 1 bis : Laure Mary-Couégnias

SALLE 2 : Ludvig Sahakyan

SALLE 3 : Marion Robin,
Eléonore Pano-Zavaroni

SALLE 4 : Hicham Berrada,
Dia Metha Bhupal, Martín Duniesky

HALLE NORD : Nathalie Muchamad, EJ Hill,
Hao Jingban, Khadim Ali

SALLE 5 : Laure Mary-Couégnias

SALLE 6 : Anne Le Troter

SALLE 7 : Amélie Giacomini & Laura Sellies,
Aliansyah Caniago

HALLE SUD : Victor Yudaev, Sinzo Aanza

COUR : Igor Keltchewsky, Ali Cherri,
Mitsunori Kimura

salle 1

Thomas Teurlai

Né en 1988 à Meaux (France)

Vit et travaille à Paris (France)

*Lauréat du Prix Jeune Création
Auvergne-Rhône-Alpes 2017*

Artiste plasticien s'intéressant tout particulièrement à la ruine et l'inframince, Thomas Teurlai investit des espaces aux quatre coins du monde, qui vont du *white cube* aux espaces industriels oubliés. Dans un lieu comme dans l'autre, l'artiste redonne vie et mouvement à des objets délaissés, des rebuts, en les animant, les rassemblant, les détournant, afin de créer des installations sensorielles qui modifient notre perception de l'environnement. Le spectateur se retrouve impliqué, corps et esprit, dans ces installations d'une poésie décalée, où le temps semble se condenser.

Dans l'œuvre de Thomas Teurlai, les rebus de la société industrielle viennent renouer avec l'organique, le viscéral, à l'image des rouleaux de graffitis récupérés dans les rues, des couches de peaux présentées comme des gisants dans un entrepôt (*Looters Will Be Shot* (2012), en collaboration avec Ugo Schiavi) ou des installations comme *L'état du ciel*, réalisée au Palais de Tokyo en 2014, où les ondes produites par le gong faisaient courir une fissure à la surface d'une plaque de verre. Par la création d'expériences multisensorielles parfois inquiétantes, où la destruction et la disparition entrent en tension, Thomas Teurlai change en «or» ce que l'on délaïsse, parfois même littéralement comme dans son installation *Stop Paying the Middle*

Man (2015).

Hollydays inn, 2017

Pour *Rendez-vous*, l'artiste compose un environnement protéiforme, agaçant des éléments disparates et opérant des greffes d'un objet à un autre, leur conférant simultanément un caractère obsolète et futuriste.

Dans une paire de valises disposées au sol, de la bière goutte sur les fils électriques, le son est amplifié avec des micros magnétiques révélant le flux du courant électrique.

Mash up #5, 2017

Dans une cabine de douche standardisée et vétuste, une platine vinyle est suspendue, actionnée par la force de l'eau.

Dream machine #3, 2017

Au sol, sur un matelas, de la limaille de fer réagit par magnétisme. Ce qui semble de prime abord être une «tâche», se met tout à coup à se hérissier, à s'animer, suscitant un mouvement simultané d'attirance (la douceur d'une fourrure) et d'inquiétude (la toxicité d'un parasite).

salle 1bis

Laure Mary-Couégnias
Née en 1989 à Bonneville (France)
Vit et travaille à Lyon (France)

Les sujets choisis par Laure Mary-Couégnias renvoient vers un ailleurs où l'ambiguïté des formes et le traitement des couleurs, faussement naïfs, amusent, attirent et repoussent simultanément notre regard. La pratique de l'artiste investit des supports de différents formats et parfois même directement la surface du mur.

Les œuvres de Laure Mary-Couégnias sont empreintes de métaphores et de références renvoyant à l'iconographie pop et la littérature dont elle s'inspire.

« On peut disparaître ici sans même s'en apercevoir », 2017

Pour *Rendez-vous 17*, l'artiste investit l'espace de la salle 1bis avec une intervention *in situ* aux teintes vives et chatoyantes. Le titre « *On peut disparaître ici sans même s'en apercevoir* » provient du premier roman de l'auteur américain Bret Easton Ellis *Moins que zéro*.

Un même motif se répand des murs au plafond jusqu'au sol de l'espace d'exposition que le visiteur est invité à franchir. Il se retrouve alors comme absorbé dans cet univers coloré. Laure Mary-Couégnias présente également une série de peintures en salle 5.

salle 2

Ludvig Sahakyan
Né en 1988 à Leninavan (Arménie)
Vit et travaille à Lyon (France)

Lauréat du Prix Boesner Lyon 2017

Ludvig Sahakyan procède par de matériaux et de gestes humbles, où prime le plaisir de faire, de bricoler, d'aménager, de construire seul, de se débrouiller. Il importe de (re)donner une place, un contexte, une dignité à chaque chose (un tiroir trouvé, un chien meurtri en argile, des branchages). Ses œuvres paraissent traversées par le temps, comme lui-même se dit l'être par un art trouvant sa source dans la culture de son Arménie natale. Né en 1988 au Karabakh et contraint presque immédiatement à l'exil, il semble manifester à travers ses œuvres la quête permanente d'un abri : celui d'un tiroir, d'un arbre, d'un récipient, d'un berceau. Il trouve dans la culture arménienne qu'il porte en lui un refuge et un point de départ, ce qu'évoque la présence du guerrier protecteur Vardan II Mamikonian dans l'œuvre *À l'ombre des ancêtres oubliés* (2017). Ludvig Sahakyan s'attache également à la poésie des mots pour tenter de trouver dans les écrits qui accompagnent ses expositions une justesse répondant à l'équilibre qui anime ses œuvres plastiques.

L'arc est tendu dans le ciel, 2017

Cet équilibre est encore à l'œuvre dans la création qu'il réalise pour *Rendez-vous 17*, une installation où une coque de bateau renversée est supportée par une structure en bois et semble défier la gravité. Cette

structure rappelle les toits en carènes et les voûtes ornées d'étoiles de certaines églises. Sa forme évoque également un instrument à cordes comme le luth ou encore, comme semble le suggérer le titre, un arc (attribut guerrier) tendu vers le ciel.

salle 3

Éléonore Pano-Zavaroni
Née en 1988 à Romans-sur-Isère
(France)
Vit et travaille à Lyon (France)

Éléonore Pano-Zavaroni travaille dans une pluralité de formes et de formats, pour créer des situations qui interrogent une manière d'être au monde, d'habiter, de prendre place. Elle renouvelle sans cesse les matériaux, gestes et actions (peinture et dessins au mur, énoncés, protocoles, installations) en fonction des contextes d'intervention et des «compagnonnages» de travail. Engagée dans une pratique collaborative, la production d'Éléonore Pano-Zavaroni s'inscrit dans des projets collectifs qui se construisent à partir de la place prépondérante donnée à l'entretien et à l'échange et ouvrent un espace critique aux modalités du travail artistique.

Deambulatio, 2017

Deambulatio est un miroir disposé le long du sol et dont la hauteur correspond à l'exact milieu de la taille moyenne d'un individu contemporain. Au centre du dispositif, c'est justement le visiteur qui active la pièce : *Deambulatio* laisse entrevoir de façon parcellaire les jambes et les pieds du visiteur qui

pénètre dans la salle 3 et le renvoie à sa propre déambulation dans l'espace d'exposition en mettant ses pas en exergue. Le titre renvoie à l'action de déambuler, il évoque tout autant la promenade, la marche que la flânerie comme le précise l'artiste et fait écho aux notions de dérives et de posture .

Rendez-vous, 2017

Lors de son passage par la billetterie de l'Institut d'art contemporain, le visiteur est informé que le courrier est arrivé en salle 3. Un ensemble de lettres, adressées à *l'attention du Visiteur de l'exposition Rendez-vous* repose sur le sol. Elles sont rédigées par quarante complices invités par l'artiste à écrire des lettres adressées aux visiteurs au sujet de «leurs intentions intenses¹». Jour après jour, au fil de l'exposition, de nouvelles lettres s'ajoutent. Cette installation évolutive témoigne du passage du temps, la première lettre ayant été envoyée dès le début du montage de l'exposition fin août 2017. L'ensemble des lettres contribue à créer un espace permissif pour les invités à l'image d'une grande conversation ouverte, graphique et plastique, qui rend visible le réseau et les rebonds que génèrent les échanges. Ces lettres feront l'objet d'une publication à l'issue de l'exposition *Rendez-vous 17*.

1. La formulation est empruntée au commissaire d'exposition suisse Harald Szeemann.

Marion Robin
Née en 1981 à Clermont-Ferrand
(France) où elle vit et travaille.

Les œuvres de Marion Robin prennent forme dans un rapport quasi immédiat au lieu d'exposition investit et ne prennent véritablement sens qu'une fois dans l'espace qui les accueillent. Se référant à l'environnement proche, elles sont bien souvent réalisées *in situ* et requièrent l'observation attentive du visiteur. L'artiste appréhende l'espace tel qu'il se présente à elle et ne cesse de jouer avec ce dernier. Trompe l'œil, mise en valeur de détails, détournements et jeux optiques sont tout autant d'éléments qui viennent stimuler et brouiller les repères du visiteur.

Dans le plan, 2017

Pour *Rendez-vous*, Marion Robin intervient sur la surface du sol et interroge la relation du visiteur à l'espace d'exposition de l'IAC. Au sol figure la reproduction exacte du plan de l'espace investit avec des indications techniques précises (comme par exemple la répartition des mètres carrés) et les annotations des usages de ce plan (ratures, rectifications). *Dans le plan* perturbe le sens de l'observation du visiteur qu'il soit habitué ou non à parcourir cet espace d'exposition. Marion Robin nous offre une nouvelle forme d'appréhension du lieu en matérialisant cet espace qu'elle interroge physiquement et mentalement. Une mise en abyme est générée pour le visiteur qui le parcourt. En reproduisant à l'identique le plan de la salle 3, l'artiste joue sur les rapports d'échelle, passe de la surface bidimensionnelle du papier à celle du

sol de l'espace d'exposition. Elle met ainsi en exergue les caractéristiques architecturales du lieu en les rendant perceptibles :
«*Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace*² ». L'espace d'exposition ne contient pas seulement l'œuvre, il est l'œuvre.

2. Georges Perec, *Espèce d'espace*, 1974

salle 4

Hicham Berrada

Né en 1986 à Casablanca (Maroc)

Vit et travaille à Paris (France)

L'œuvre d'Hicham Berrada se nourrit d'une double culture artistique et scientifique. L'artiste met en place dans ses œuvres des protocoles scientifiques qui imitent au plus près différents processus naturels et conditions atmosphériques, dans une démarche proche de celle d'un peintre, et qui donnent lieu à des mondes chimériques aux couleurs et aux formes fascinantes.

Les fleurs#1, 2016

Les fleurs#2, 2016

Les fleurs#3, 2016

Pour *Rendez-Vous 17*, Hicham Berrada réalise une installation de trois projections vidéo dans lesquelles des formations géométriques malléables sont soumises à des perturbations, entre éruptions et explosions telluriques. Sculptures ferrofluides (liquide qui contient des particules nanoscopiques de fer et soumises à un champ magnétique) forment des volumes organiques. Une mécanique sous-jacente guide chaque mouvement et chaque forme, mais une part d'imprévisibilité demeure. Dans ces milieux qui semblent initialement structurés, construits puis brutalement détruits ce sont, grâce à la technique du *slow motion*, les questions de l'éphémère, et de la forme originelle qui se posent. Ici, comme dans un écosystème soigneusement régulé, chaque élément retrouve finalement sa place initiale, dans

une boucle infinie et inexorable.

Le titre *Fleurs* fait référence au poème d'Auguste Strindberg, *In the Cemetery*³.

Dia Mehta Bhupal

Née en 1984 à Mumbaï (Inde)

Vit et travaille à Hyderabad (Inde)

Durant ses études en écoles d'art (à Londres et New York), Dia Mehta Bhupal développe une pratique photographique et dessinée dépeignant une réalité contemporaine aseptisée avec ses objets produits par milliers (rayonnages de pharmacies, supermarchés) et ses espaces impersonnels et atemporels (salles d'attente, sanitaires publics), que l'artiste cherche à redéfinir en bousculant la vision communément admise par la société occidentale. En effet pour Dia Mehta Bhupal, l'apparente neutralité des espaces collectifs, des lieux de passage ou de transit, cache un dialogue intensif, issu de la confrontation entre individus de cultures différentes. Quand leur archéologie est révélée, ces espaces semblent devenir pour le visiteur non plus des lieux de passage, mais de contemplation.

3. "Flowers, those living-dead, which lead a sedentary life and put up no resistance to any assault, which suffer rather than hurt anyone else, which imitate carnal love, multiply without fighting, and die without complaint, superior beings that have realized Buddhas dream of desiring nothing and enduring everything – self-absorbed to the point of voluntary unconsciousness."

August Strindberg, *In the Cemetery*, 1896

Cinema, 2016
Bookshelf, 2016
Camera, 2016
Phone Booth, 2017

L'installation de Dia Metha Buhpal se compose de *Cinema*, une photographie d'un environnement conçu par l'artiste à échelle 1 et de plusieurs objets en papier transformé, créant un espace fictif dans lequel le visiteur est invité à pénétrer. Dia Metha Buhpal procède par un assemblage méticuleux de bandelettes de matériaux recyclés (papier, journaux, livres) et recrée un espace en lui conférant une dimension de décor. Les environnements de l'artiste représentent des lieux qui confrontent les individus à un espace commun et collectif, comme ici une salle de cinéma. L'artiste a l'intime conviction que les espaces *a priori* impersonnels ou désincarnés peuvent paradoxalement être le creuset d'expériences singulières voire intimes (même de l'ordre de l'inconscient) les plus déterminantes pour nos individualités. Cette coexistence étrange est au cœur de son travail.

Duniesky Martín
Né en 1983 à Camagüey (Cuba)
Vit et travaille à La Havane (Cuba)

Duniesky Martín développe une démarche artistique liée à l'histoire culturelle, sociale et politique de Cuba en s'interrogeant sur les changements que vit l'île depuis plusieurs années. Ses dessins, peintures, vidéos, installations et performances abordent les composantes que constituent mémoire historique, imaginaire collectif et stéréotypes culturels. Pour l'artiste, notre conception du monde est conditionnée par des « transmissions culturelles » héritées des générations passées qui subsistent encore de nos jours et continuent de nourrir l'imaginaire collectif. Dans son processus créatif, Duniesky Martín n'a de cesse d'associer la mémoire au présent.

Legado, Serie «Registros Colectivos» 2017
[Héritage, série des registres collectifs]

Pour *Rendez-vous 17*, l'artiste présente *Legado*, une installation visuelle et sonore regroupant des textes, extraits de films et morceaux de musique ayant tous attiré à Cuba et l'imaginaire collectif stéréotypé que l'on a coutume d'associer à cette île. Six tablettes numériques disposées au mur, diffusent des extraits de films réalisés par des cinéastes étrangers à partir d'histoires nationales côtoyant des textes de fiction ainsi que des thèmes musicaux familiers des années 40 et 50 emblématiques de Cuba. Le titre de l'œuvre *Legado* fait référence à l'héritage que Duniesky Martín nous donne à observer, confus et fragmenté suite aux transformations

sociales, politiques et culturelles entre Cuba et les Etats-Unis.

halle nord

Nathalie Muchamad

Née en 1979 à Nouméa (Nouvelle-Calédonie)

Vit et travaille à Lyon (France)

Nathalie Muchamad expérimente les relations entre mémoire individuelle et collective. Ses installations fonctionnent comme des scénographies dans lesquelles l'artiste invite le visiteur à construire son propre récit à partir d'éléments et indices donnés sous forme de synopsis. C'est à la diversité des points de vue que Nathalie Muchamad accorde une attention particulière. À mi-chemin entre documentaire et fiction, ses œuvres mêlent imaginaire collectif et faits historiques réels. Elle y explore également la question du conflit lié à la reconnaissance de la culture *kanak* en Nouvelle-Calédonie, son pays natal.

Haou, mon pays !, 2017

Haou, mon pays ! reprend les questionnements chers à l'artiste autour de la notion de mémoire. Réalisée à l'issu d'une résidence en Guadeloupe, cette installation explore les liens entre espace privé et public notamment à travers les éléments conçus par l'artiste et leur disposition spatiale. Reprenant l'esthétique d'un abribus, fait de béton et de tôle ondulée, Nathalie Muchamad recompose un espace de sociabilité au sein duquel le visiteur peut prendre place. L'abribus, lieu d'une expérience partagée, évoque l'attente. Cette

infrastructure urbaine s'apparente également en Nouvelle-Calédonie à un lieu d'expression contestataire. Des textes poétiques emblématiques et citations de Mohamed Ali (La révolte d'Attica en 1971⁴), de Louise Michel (poème écrit lors de sa déportation au bagne de Nouvelle-Calédonie) et du poète kanak Denis Pourawa entre autres, investissent tels des tags l'espace recréé par l'artiste. Ils mettent en exergue des mouvements de résistance contre la ségrégation et le racisme ou encore le colonialisme. La vidéo présentée, diffusée sur deux écrans, a été tournée à Sainte-Marie, lieu supposé du débarquement de Christophe Colomb en 1493 où figure un monument à sa gloire. Faits historiques mais aussi mémoire individuelle et collective s'y confrontent, la statue du navigateur apparaît à l'image le nez coupé rappelant ainsi un châtement infligé autrefois aux esclaves fugitifs.

4. Mutinerie qui s'est déroulée suite à l'assassinat d'un militant du Black Panther Party, en septembre 1971 au centre pénitentiaire d'Attica aux Etats-Unis. Elle fut majoritairement organisée par des détenus noirs.

EJ Hill

**Né en 1985 à Los Angeles, CA
(États-Unis)**

**Vit et travaille entre Los Angeles,
CA et New York, NY (États-Unis)**

Vidéo, peinture, sculpture et écriture sont tout autant de médiums qui permettent à EJ Hill d'instaurer une relation à la fois conflictuelle et intime avec le visiteur dans nombreuses de ses œuvres. L'artiste porte une attention toute particulière à la mémoire du corps qui véhicule selon lui les traumatismes et douleurs des générations précédentes. Dans ses performances, à travers lesquelles il fait référence à son existence d'homme noir dans la société actuelle, EJ Hill explore les conditions de sa propre réalité en interrogeant la souffrance de son corps dans des exploits d'endurance qui l'exposent à tester ses propres limites, le conduisant la plupart du temps jusqu'à l'épuisement physique.

A blessing, 2017

[Une bénédiction]

Pour *Rendez-vous 17* EJ Hill présente *A Blessing*, une installation en bois surmontée d'un néon. Cette structure n'est pas sans rappeler *Pillar*, une installation conçue par l'artiste pour la Biennale de Venise en 2017 construit sur le modèle des montagnes russes, objet sculptural, significatif pour l'artiste le renvoyant à ses souvenirs d'enfance est en quelque sorte une métaphore de l'imprévisibilité de la vie. *A blessing* fait également écho aux attractions à sensations fortes : sa pente raide s'apparente à celles servant de tremplin aux sauts de «chevaux

plongeurs⁵», suggérant davantage l'idée de chute (de danger) que de loisir.

L'aura bleutée du néon semble être une adresse ironique à la société consumériste contemporaine (*Bless our relentless pursuit of bliss* [Bénissez notre quête incessante de bonheur/extase]).

5. Les chevaux plongeurs (*diving horse*) était une attraction populaire des États-Unis entre 1884 et 1940.

Khadim Ali
Né en 1978 à Quetta (Pakistan)
Vit et travaille à Sydney (Australie)

Artiste d'origine afghane d'une famille Hazara⁶, Khadim Ali a étudié la peinture murale à Téhéran (Iran), il poursuit ses études au Pakistan et s'installe en Australie où il peut sans censure exprimer ses idées. Khadim Ali a recours à des techniques de production traditionnelles comme la peinture miniature, la tapisserie et la peinture murale. Ses œuvres, profondément ancrées dans l'histoire de son pays d'origine sont empreintes de références historiques orientales et occidentales. L'artiste interroge la notion de perte d'héritage culturel. Dans ses travaux les plus récents Khadim Ali s'intéresse au sort des réfugiés qui quittent l'Afghanistan pour l'Europe.

Untitled 21 from The Arrival Series, 2017

Pour *Rendez-vous 17*, Khadim Ali présente *Untitled 21 from The Arrival Series*, une tapisserie produite en Afghanistan avec l'aide d'artistes et tisserands locaux. À la trame tissée se superposent des figures en appliqué dont l'esthétique plus contemporaine s'inspire pourtant de représentations ancestrales⁷.

6. Hazara est une minorité chiite de l'Afghanistan. Au cours du XX^e siècle, les Hazaras, « considérés au mieux comme des citoyens de seconde zone, au pire comme des esclaves », ont été persécutés par le pouvoir central pachtoune qui déclare les chiites infidèles et prononce le jihad contre les Hazaras à la fin du siècle dernier.

7. L'artiste s'inspire notamment du *Shahnama*, le « Livre des Rois » ouvrage datant

Reprenant à son compte le thème du naufrage (sujet récurrent en histoire de l'art), la tapisserie illustre les difficultés des migrants à la recherche d'une terre d'asile et la douloureuse attente de leurs proches rongés par l'absence. Les démons à tête cornue que l'artiste dépeint en situation de vulnérabilité sont une métaphore des personnes marginalisées (minorité ethnique ou réfugiés), traditionnellement « diabolisées » par les médias et les autorités. *Untitled 13 from The Arrival Series* trouve malheureusement ici une actualité brûlante avec les événements récents.

Untitled 19 from The Arrival Series, 2017

Untitled 20 from The Arrival Series, 2017

Ces deux œuvres appartenant à la série *The Arrival* donnent également à voir des scènes de naufrage dans lesquelles on retrouve les mêmes créatures hybrides mi-humaines, mi-démons à tête cornue. L'artiste utilise ici de la gouache recouverte par endroit de feuilles d'or.

du 7^{ème} siècle et qui narre les conquêtes arabes par les premiers rois d'Iran.

Hao Jingban
Née en 1985 à Taiyuan (Chine)
Vit et travaille à Pékin (Chine)

Hao Jingban questionne l'évolution de la société chinoise au regard des bouleversements liés à l'avènement de la République populaire en se focalisant notamment sur des faits sociaux. Mêlant images d'archives et reconstruction scénique, ses oeuvres se situent à la lisière du film documentaire. L'artiste nous offre ainsi une nouvelle lecture sensible du contexte socio-historique chinois. Depuis quelques années, dans le cadre du projet *Beijing Ballrooms* dont est issue l'œuvre *I Can't Dance*, Hao Jingban s'intéresse à l'activité de loisirs qu'est la danse de salon, véritable phénomène social en Chine.

***I Can't Dance*, 2015**

[Je ne sais pas danser]

Se déployant sur quatre écrans, l'installation vidéo *I Can't Dance* évoque les bals dansants avant la Révolution culturelle chinoise à Pékin dans les années 50 jusqu'à nos jours. L'artiste met l'accent sur le contexte politique et historique dans lequel cette activité de loisirs s'est développée.

Ayant connu une brève période de gloire à l'aube de la République populaire, la danse de bal a retrouvé un essor notamment dans les parcs publics après le programme de réformes économiques menées à la fin des années 70. Elle reste emblématique pour deux générations de chinois - ceux qui ont grandi dans les années 50 et 80 - générations séparées par la Révolution culturelle durant laquelle la danse de salon a été supprimée au profit de danses en l'honneur de Mao Zedong. Avec sensibilité, l'artiste capte à travers de

lents plans des situations et comportements caractéristiques d'une époque en alternant images documentaires (des extraits des films chinois *Song Of Youth* et *Intrepid Heroes* et extraits de l'émission de télévision matinale *Get Up and Dance*), et des interviews (entretiens avec d'anciens danseurs), captations d'images spontanées et réalisation de mises en scène fictives. Avec *I Can't Dance*, Hao Jingban met en évidence les contradictions induits par les changements politiques et l'instauration de nouvelles idéologies notamment au sein même de l'espace public.

salle 5

Laure Mary-Couégnias
(biographie voir salle 1bis)

Moins que zéro, 2017
Les Lois de l'attraction, 2017
L'Éducation de Laure, 2017
Laure de Berny, 2017
Lolita, 2017
Les Égarements du cœur et de l'esprit, 2017
Le Dormeur du Val, 2017
Lettre à Colette, 2017

Laure Mary-Couégnias présente une série de peintures figuratives dans lesquelles on retrouve un univers végétal et animal telle une jungle généreuse aux couleurs vives et riches en contrastes. Tigre, panthère et oiseaux occupent l'espace des toiles grand format. Les titres, inspirés par les lectures de l'artiste, renvoient aux chef d'œuvres littéraires de Nabokov et Mirabeau entre autres. Une certaine tension semble se dégager, à en juger par les regards méfiants et les positions des animaux, prêts à bondir. Harmonie et quiétude ne sembleraient qu'apparentes. Une lettre rédigée par l'artiste complète l'installation.

salle 6

Anne Le Troter
Née en 1985 à Saint-Étienne
(France)
Vit et travaille à Paris (France)

Lorsque l'on pénètre dans une installation sonore d'Anne Le Troter, l'attention est attirée par des voix. L'« effet bélier » de la parole, selon l'artiste, est brusquement manifeste. C'est donc moins leur énoncé momentané que l'effet même de ces voix qui intéresse l'artiste. Ce sont des organes étranges, sortes de fossiles sonores dont le sociolecte trahirait les soubassements. Dans leurs hésitations, leurs mouvements furtifs, les voix semblent pouvoir être, au présent, les fébriles sismographes des âmes. Objets systématiques d'une standardisation dans nos sociétés contemporaines, ce sont aussi parfois des voix devenues comme de petites mécaniques qu'Anne Le Troter met en scène dans ses pièces. Ses installations deviennent alors autant de machines à parler. Ce n'est donc pas un hasard si les plateformes téléphoniques, lieux de formatage des voix par excellence, font tout particulièrement l'objet des recherches d'Anne Le Troter.

Pour *Rendez-vous*, c'est le dernier acte d'une trilogie, d'une pièce «augmentée», conduite sur plusieurs années (2015-2017) qui trouve ici son accomplissement⁸.

L'artiste présente une installation sonore dans laquelle le visiteur, une fois juché sur le caillibottis métallique, est immergé dans un ensemble de voix. Ces voix (celles de quinze enquêteurs téléphoniques) livrent des fragments de phrases suivant un script d'appel téléphonique composé, à la manière d'une partition musicale, en trois «mouvements». De ce script, qu'elle considère comme une forme littéraire à part entière, l'artiste ne conserve que le contenu pré-configuré (les réponses), évacuant la contenant -et par la même le contexte signifiant- pour mettre en évidence les qualités rythmiques et chorales de ces voix. Distordues, superposées, hachées, ces voix, pourtant éminemment individuelles deviennent l'expression d'une entité collective s'adressant au public et lui donnant à éprouver une matière fois à la fois abstraite et palpable.

Aliansyah Caniago
Né en 1987 à Tangerang
(Indonésie)
Vit et travaille à Bandung
(Indonésie)

Aliansyah Caniago mène une réflexion sur la notion d'identité et de nomadisme. Dans ses installations, peintures et performances, il s'intéresse particulièrement aux effets de la migration sur l'identité d'un individu en lien avec son environnement direct. Tradition et modernité sont au cœur de son travail. Nombreuses de ses performances sont liées à l'espace même où elles sont réalisées et en interaction avec la population locale qu'il inclut dans son processus créatif. Aliansyah Caniago explore notre relation étroite au paysage et questionne la manière dont l'homme évolue au sein d'un environnement, comment peut-il à la fois en faire partie intégrante et s'y démarquer.

The sky is portable re-enactment,
sunda kelapa, 2017

[Le ciel est portable, réactivation
sunda kelapa]

Pour *Rendez Vous 17*, Aliansyah Caniago présente une installation comprenant un ensemble de vidéos issu du projet *Sky is portable*. réalisé en janvier 2017 à Jakarta. La première vidéo présentée retrace la journée d'un pigeon acheté sur un marché de Jakarta, équipé d'une caméra et que l'artiste étudie méticuleusement à travers ses déplacements. Le pigeon «animal urbain emblématique» comme le définit l'artiste, se caractérise entre autres par sa

8. *L'Acte I : Les Mitoyennes*, avait été présenté à la BF15 à Lyon, *L'Acte II* se jouait au Palais de Tokyo à Paris.

capacité à reconnaître un espace à ses contours et ses odeurs. À l'origine migrateur, cet oiseau vit maintenant dans tous les coins de villes et survit dans cet environnement hostile.

Faisant symboliquement écho au phénomène migratoire mondial, l'oiseau devient vecteur des questionnements propres à l'artiste sur son identité personnelle et la façon dont on peut véritablement définir son «chez-soi».

Lui faisant face, la deuxième vidéo adopte cette fois-ci un point de vue humain sur la ville et les activités portuaires : un long plan séquence témoigne d'une journée ordinaire dans la vie d'un paysan du quartier de Kampung Akuarium⁹ qui travaille dans le port de Sunda Kepala à Jakarta. Retraçant les trajets quotidiens du pêcheur, cette vidéo évoque les conditions précaires de ces populations marginalisées.

La dernière vidéo documente la performance réalisée par Aliansyah Caniogo sur les ruines du quartier de Kampung Akuarium. L'artiste, en *Sisyphé* contemporain, s'emploie à une tâche vaine et sans fin : briser les gravats du quartier.

Le soir du vernissage, Aliansyah Caniogo réalise une performance avec un ensemble d'objets hétéroclites trouvés sur un marché asiatique. Il réalise alors des auto-portraits avec des épices, du charbon, des cendres, produisant des traces qui demeurent visibles dans l'installation.

9 Le quartier de Kampung Akuarium a été entièrement détruit en 2016 par le gouvernement nouvellement élu. Constitué majoritairement de bidonvilles et abritant des populations immigrées dans les années 70 en Indonésie.

Amélie Giacomini et Laura Sellies
Amélie Giacomini : Née en 1988 à Lyon (France)

Laura Sellies : Née en 1989 à Grenoble (France)
Vivent et travaillent à Paris (France)

Travaillant en duo depuis plusieurs années, Amélie Giacomini et Laura Sellies réalisent des installations dans une pratique performative qui conjugue sculptures et corps en action. Par des gestes sensuels, des performeuses activent, lors d'un temps-événement, les fragments en présence et deviennent éléments de possibles récits. Dans ces installations immersives et cette performance «élargie», sont ainsi convoqués des univers traversant les champs et les disciplines, la présence de personnages féminins en étant la constante. Les artistes opèrent une relecture évanescence et contemplative d'histoires qui partent de mythes aquatiques jusqu'à un roman de Rodrigo Fresán en passant par les architectures d'Adolf Loos traitées par le prisme du regard féministe de Beatriz Colomina.

Toutes ces filles couronnées de langues, 2017

Pour *Rendez-vous 17* Amélie Giacomini et Laura Sellies présentent *Toutes ces filles couronnées de langues*, une installation inédite qui s'inscrit dans la lignée de l'œuvre *Insula Dulcamara* présentée dans le cadre des Galeries Nomades au GAC à Annonay en 2016. Ce sont les mêmes notions d'insularité et de féminité que l'on retrouve au cœur de *Toutes ces filles couronnées de langues*. Dans un *white cube* hors du temps, différents fragments d'une fiction à venir sont

agencés dans l'espace : un objet sculptural composé d'une résine transparente et de fils de cuivre tressés est suspendu à mi-hauteur éclairé par un ensemble de néons (la facture artisanale du tissage fait écho à divers mythes féminins); un texte dépeignant la communauté féminine de l'île fictive de Kyrra est transféré au mur, tandis qu'une vidéo tournée sur l'Île de la Madeleine au large de Dakar complètent cet environnement.

C'est le corps et la voix d'une performeuse¹⁰ qui, déambulant dans l'espace, agrègent les différents éléments entre eux, agissant comme un capteur d'énergie qui, progressivement, donne corps à une représentation de l'île, de ses habitantes et de sa géologie.

Durant les journées professionnelles, une performance est activée au sein de l'installation.

halle sud

Victor Yudaev
Né en 1984 à Moscou (Russie)
Vit et travaille entre Lyon et Bordeaux (France)

Victor Yudaev se concentre sur le jeu des objets dans l'espace. Ces «nomades conceptuels», comme les désigne l'artiste, composent une partition sans cesse remise en jeu afin de créer une narration continue. L'organisation apparemment libre des objets dans l'espace obéit toutefois à certaines règles, semblables à celles qui structurent les mots d'une phrase. Il y a donc un cadre, mais celui-ci ne limite pas la liberté des objets dont la manipulation est improvisée, créant ainsi une flexibilité d'interprétation. Le spectateur (ou lecteur) est invité à entrer dans une logique spatiale des œuvres et à le faire dès le paratexte : marges, didascalies, *incipit* de l'œuvre, occupent en effet une place importante dans la création de Victor Yudaev. Le sens est mouvant et il n'est pas déterminé ni déterminant : c'est surtout l'expérience même de la lecture, le fait d'éprouver certains effets causés par la mise en scène, qui donne leur sens aux œuvres de l'artiste.

Ici, 2017

L'ensemble sculptural présenté pour *Rendez-vous 17* prend la forme d'un grand assemblage évoquant la table de travail de l'artiste. Selon Victor Yudaev, un artiste incorpore les notions d'expérience et d'échec dans son travail, il est en quelque sorte «*le point vital entre les différentes disciplines qu'il connecte*». Ainsi, procédant par greffes et

10 Les artistes collaborent depuis plusieurs années avec la danseuse et chorégraphe Anna Gaïotti.

hybridations entre des éléments hétérogènes, il crée un espace artistique qui lui est propre.

Dans cet espace, les sculptures, structures, objets nobles ou populaires, se côtoient sans rapport de hiérarchie et s'inscrivent dans un flux continu, créant un dialogue narratif et visuel dont l'atelier devient alors le « socle ». À la manière d'un *jazzman* improvisant à partir de thèmes « standards », Victor Yudaev puise dans l'histoire de l'art (notamment les avant-gardes) des « motifs » pour tendre, à chaque nouvelle présentation, vers une remise en jeu dialectique des objets entre eux.

Sinzo Aanza
Né en 1990 à Goma (République démocratique du Congo)
Vit et travaille à Kinshasa (République démocratique du Congo)

La réflexion de Sinzo Aanza, auteur du roman *La généalogie d'une banalité* est très influencée par l'absurdité de la vie congolaise due à la création d'un état factice dépourvu de ses propres valeurs en faveur de l'image de colonisation. En s'opposant au malaise d'être un artiste dans son pays, Aanza récite ses œuvres dans les bus et les rues de Kinshasa. Par cette action physique que devient sa littérature, l'artiste s'approche des performances artistiques propres à l'art contemporain et aux artistes de rue. L'art se crée en temps réel et est évalué sur place par un public improvisé devenant indépendant de la reconnaissance occidentale.

Projet d'attentat contre l'image, acte 3, 2017

Présenté en partie au Centre d'art contemporain de Wiels à Bruxelles, le *Projet d'attentat contre l'image* se poursuit dans *Rendez-vous 17*. Par le biais d'une confrontation entre littérature, photographies, objets et interactions avec le public, l'artiste s'interroge sur la construction de la culture et des identités en interaction avec l'image du pays créée par la propagande coloniale. Cette littérature « physique » qui se déroule en trois actes finit par se faire muette, privée de ses prétentions prophétiques. La parole confiée aux objets silencieux actualise le renversement jusqu'au pillage du sens que les objets artistiques acquièrent dans le contexte de la conquête coloniale. L'artiste souhaite interroger les discours et les récits qui se produisent sur la base des éblouissements que sont les religions post-coloniales et les communications politique et humanitaire.

COUR

Igor Keltchewsky (alias Abraham Murder)

Né en 1989 à Paris (France)

Vit et travaille à Lyon (France)

Artiste multimédia, Igor Keltchewsky explore l'univers de l'animation et des jeux vidéos à travers son double Abraham Murder. Personnage de fiction imaginé par l'artiste et leader du groupe qui porte son nom de scène, Abraham Murder fait l'objet d'un projet qui se développe sous différentes formes depuis 2014 : jeux vidéos, films d'animations, concerts, installations. L'univers musical d'Igor Keltchewsky se retrouve dans son travail plastique. L'artiste intègre dans ses œuvres les morceaux de musique de son propre groupe.

365,25, 2017

I am the man who's watching you

I am Electricity

Random Perspectives

Scarlet Fusion

Milkyway

Igor Keltchewsky invite le visiteur à prendre place dans un salon où sont diffusées plusieurs vidéos. Reprenant l'esthétique du film d'animation à travers le collage d'images numériques, l'artiste nous propose dans *365,25* une virée en Chevrolet en compagnie d'Abraham Murder que l'on voit évoluer dans différents décors et ambiances musicales. Les reprises des célèbres morceaux (*1979* des The Smashing Pumpkins, *Whiskeyclone*, *Hotel City 1997* de Beck, *1999* de Prince et *19-2000* de Gorillaz) sont interprétés par Abraham Murder le groupe musical d'Igor Keltchewsky. *I am the*

man who's watching you, *I am Electricity* et *Random Perspectives* prennent le format de clips vidéo de différentes durées dans lesquels on suit les aventures du même personnage d'Abraham Murder. Deux posters, *Scarlet Fusion* et *Milkyway* complètent également l'installation de l'artiste.

Ali Cherri

Né en 1976 à Beyrouth (Liban)

Vit et travaille entre Paris (France) et Beyrouth (Liban)

Artiste libanais à la démarche protéiforme, Ali Cherri réalise tant des œuvres vidéos que des installations sculpturales ou des sérigraphies. Le travail de l'artiste trouve ses sources dans l'histoire de son pays d'origine, le Liban ainsi que les pays alentours, mais également dans les fondations géologiques de ces derniers. Ali Cherri tisse des liens entre la nature, l'homme et l'*artefact* pour repenser des problématiques contemporaines, de la violence à l'intégration des objets archéologiques dans nos savoirs et nos musées.

***Where do birds go to hide I*, 2017**

[Là où les oiseaux se cachent]

À la manière d'un totem, un tronc d'arbre sculptural est incrusté d'os d'animaux et surmonté d'un caisson lumineux. Au mur, une immense sérigraphie représentant des végétaux hybrides complète l'installation.

L'œuvre *Where do birds go to hide* s'inscrit dans la filiation de *Somniculus* (2017) qui pensait la place de l'objet archéologique dans l'élaboration de récits nationaux et mettait en question notre rapport à l'objet. À partir d'un don de l'Unité

Archéologique de Saint-Denis, l'artiste a réalisé une structure hybride qui mêle bois et os d'animaux : le squelette ainsi composé échappe à notre entendement et ne permet pas de (re) connaissance. Cette structure semi-organique s'accompagne d'une toile sérigraphiée recoupant de vieilles planches extraites d'anciens livres encyclopédiques: en apparence authentiques, les collages de l'artiste donnent naissance à des êtres hybrides. Par cette œuvre, Ali Cherri joue avec les frontières de la connaissance et les limites des méthodes scientifiques de classification afin de créer des œuvres brouillant les frontières modernes entre l'humain et le non-humain, la culture et la nature.

Mitsunori Kimura
Né en 1983, Fukuroi, Shizuoka (Japon) où il vit et travaille.

Diplômé de l'école d'art et de l'université de Nagoya en sculpture et art environnemental, Mitsunori Kimura élabore une pratique sculpturale figurative, représentant aussi bien une forme humaine taillée dans du bois de camphre que celle d'un moustique façonné avec de la peinture à l'huile. Son travail comprend également un large panel de médiums comme l'impression sur chiffon ou le dessin.

Mitsunori Kimura incorpore souvent des éléments organiques dans ses œuvres, comme des copeaux de bois ou des filaments, qui rappellent des cheveux ou une fourrure, suggérant une nature vivante qu'il nomme les «tableaux touffus». Leurs surfaces texturées, sensuelles, au-delà de la brillance de la peinture à l'huile et du volume apporté par le travail du bois, renvoient à une représentation qui excède la seule ressemblance, reprenant le principe d'existence même de ce qui est imité. L'artiste joue avec les tâches d'huile qui fusent sur le bois ou le papier : les objets de premier abord attendrissants par leurs dimensions miniatures semblent pourtant détremper leur support, transpirer sur lui, mourir. Entretien d'une relation ambiguë entre le concept japonais du *kawaiï*¹¹ et une dimension dramatique, Mitsunori Kimura s'illustre dans un travail qui connecte la vie et la mort (il convoque tout autant les ancêtres, les esprits que les vivants), et l'idée de parenté entre l'humain et l'animal imprègne son œuvre.

11. Du japonais kawaii (« mignon »).

Face on Rope, 2010

[Visage sur corde]

Cette ambiguïté se retrouve dans la multitude d'éléments de l'œuvre *Face on Rope*, présentée pour *Rendez-Vous 17*. Véritable pénétrable, le visiteur est invité à circuler entre les êtres étranges qui le constitue : de petites têtes anthropomorphes discrètes et élégantes, de la taille de petits œufs, modelées en peinture à l'huile, sont suspendues depuis le plafond par des cordelettes ondulantes. Rapelant la tradition des *yōkai*¹², on hésite une fois encore, face à ces créatures, entre un sentiment de morbidité et d'onirisme.

12. Les *yōkai* (« esprit », « fantôme », « démon », « apparition étrange ») sont un type de créatures surnaturelles dans le folklore japonais. Le célèbre Hokusai les a peints dans ses estampes ; une catégorie spéciale de mangas (dont le dessinateur phare est Mizuki Shigeru) leur est dévolue depuis les années 60. Et, grâce aux films du studio Ghibli, les *yōkai* sont devenus les stars du cinéma d'animation made in Japan.

INFORMATIONS PRATIQUES

RENDEZ VOUS

jeune création internationale

14^e Biennale de Lyon-

Exposition du 20 septembre 2017 au 7 janvier 2018

OUVERTURE

Du mercredi au vendredi de 14h à 18h

Le week-end de 13h à 19h

ACCÈS

Bus C3 (arrêt Institut d'art contemporain)

Bus C9 (arrêt Ferrandière)

Bus C16 (arrêt Alsace)

Métro ligne A (arrêt République)

Station vélo'v à 1 minute à pied

L'Institut d'art contemporain est situé

à 5 minutes du quartier Lyon Part-Dieu

TARIFS

Le billet donne accès une fois à chaque lieu d'exposition *Mondes flottants* et à l'exposition *Rendez-vous 17* pendant toute la durée de l'exposition.

• plein tarif: 16€ • tarif réduit: 9€ •

LIBRAIRIE

spécialisée en art contemporain,
accessible aux horaires d'ouverture des expositions

PROCHAINS EVENEMENTS

Vendredis 6 octobre, 1^{er} décembre & 5 janvier à 12h30 : *Visites sur le pouce*

Vendredis 13 octobre & 15 décembre :
Nocturnes jusqu'à 22h.

Samedis 21 octobre de 14h à 15h30 : visite de l'exposition en L.S.F



Samedis 4 novembre & 16 décembre de 15h à 16h30, Vendredi 13 octobre de 20h à 21h30, visite expérience, *Postures à l'œuvre*

Dimanches 5 novembre & 10 décembre de 15h30 à 17h : visites en famille, *Family Sunday*

Samedis 4 & dimanche 5 novembre : *Weekend des FRAC* (+d'infos sur notre site internet)

L'institut d'art contemporain bénéficie de l'aide du Ministère de la culture et de la communication (DRAC Auvergne-Rhône-Alpes), du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes et de la Ville de Villeurbanne

Rendez-vous Biennale
—Wes— de Lyon
jeune création internationale

LA BIENNALE
DE LYON
ART

école nationale
supérieure
des beaux-arts
de Lyon

I
INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN
LYON

MAC LYON

cineparts

boesner
DU PAYS DE LYON



VILLE DE
LYON

villeurbanne

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

